

Études littéraires africaines

DELMEULE (Jean-Christophe), *Les Mots sans sépulture. L'écriture de Raharimanana*. Bruxelles, Bern, Frankfurt am Main, New-York, Oxford, Wien : Peter Lang, coll. Documents pour l'Histoire des Francophonies / Afriques, n°29, 2013, 227 p. – ISBN 978-2-87574-070-0



Dominique Ranaivoson

Numéro 37, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026270ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026270ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ranaivoson, D. (2014). Compte rendu de [DELMEULE (Jean-Christophe), *Les Mots sans sépulture. L'écriture de Raharimanana*. Bruxelles, Bern, Frankfurt am Main, New-York, Oxford, Wien : Peter Lang, coll. Documents pour l'Histoire des Francophonies / Afriques, n°29, 2013, 227 p. – ISBN 978-2-87574-070-0]. *Études littéraires africaines*, (37), 200–202. <https://doi.org/10.7202/1026270ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2014

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

temps. Enfin, le manifeste a suffisamment fait débat pour que cela ne soit pas aussi simple. La composition de mots avec la formule « -monde » ne peut résoudre la complexité de l'institution littéraire. Elle ne permet pas de s'interroger, par exemple, sur le fait que les récits de voyage cités ne relatent que des itinéraires en partance de l'Europe, alors que l'Autre ne décrit pas le pays européen mais se nourrit de sa langue et de sa culture qu'il réécrit. Les romans décrits, tout « monde » soient-ils, restent essentiellement périphériques, comme le montrent les catégories du « héros-monde ». Toutefois, on ne peut que reconnaître que ce tour d'horizon a le mérite de présenter de nombreux grands romans qu'un lecteur-monde se doit d'avoir lus.

■ Cécile JEST

DELMEULE (JEAN-CHRISTOPHE), *LES MOTS SANS SÉPULTURE. L'ÉCRITURE DE RAHARIMANANA*. BRUXELLES, BERN, FRANKFURT AM MAIN, NEW-YORK, OXFORD, WIEN : PETER LANG, COLL. DOCUMENTS POUR L'HISTOIRE DES FRANCOPHONIES / AFRIQUES, N°29, 2013, 227 P. – ISBN 978-2-87574-070-0.

Jean-Christophe Delmeule, critique et poète français, commente l'œuvre polymorphe du malgache Raharimanana (né en 1967) en procédant à ce qu'il nomme une « plongée en textes troublants » (p. 28). Sans remettre l'auteur dans son contexte culturel, il insiste sur les processus d'invention qui aboutissent à une écriture hallucinée et paradoxale. Embrassant l'ensemble de l'œuvre (à l'exception des contes pour enfants), soit les nouvelles, les romans, la poésie, les pièces de théâtre et les commentaires de photos, il analyse, dans une partie introductive intitulée « La Poétique de la blessure », les multiples dimensions de l'œuvre en les ramenant à une sourde et permanente interrogation au sujet de l'écriture : « Chez Raharimanana, toute pensée est celle de l'écriture » (p. 16). Pourtant, il cherche aussi à situer l'auteur dans le vaste champ de la francophonie en le comparant à Césaire ou à Laferrière et en invoquant Glissant ou Deleuze. Avec le premier, Raharimanana partagerait la révolte, mais sans combat ni lien avec la communauté et, comme le second, il interrogerait l'énigme. J.-Chr. Delmeule met en évidence les tensions qui ne cessent de faire osciller cette écriture entre tradition et transgression, parole et silence, objectifs identitaires et postures individuelles, ouverture et fermeture (p. 70), résumant ce mouvement par l'expression de « chiasme entre l'écrit et l'oral » (p. 27) et, à la fin du parcours critique, de « vacillement

intempestif et irascible » (p. 183). Faisant allusion aux nombreuses déclarations (non reproduites) d'un écrivain qui semble se prêter à l'explicitation de son cheminement, il constate que « ses textes ne correspondent pas tout à fait à ses propos » (p. 27).

La suite de la « plongée » commente chaque publication, à commencer par les poèmes, puis les recueils de nouvelles rassemblées ici sous le terme « trilogie des abîmes », ensuite le roman de 2001, *Nour, 1947*, qualifié de « livre sur le doute qui ronge et ravage » (p. 121) et de « charnière » (p. 123), avant de passer aux diverses expériences scripturaires inspirées par l'insurrection de 1947. Dans la troisième partie, l'auteur rapproche, sous le terme d'« engagement paradoxal », les romans *L'Arbre anthropophage* (2005) et *Za* (2008) ; les pièces de théâtre *Le Prophète et le Président* (créée 1989 ; elle a été publiée en 2008 comme indiqué p. 157, mais la date de création est plus significative), *Le Puits* (1997), *Le Cauchemar du gecko* (2009) ; et quelques-unes des nouvelles publiées dans des recueils collectifs. Il qualifie l'engagement de Raharimanana de « corporel, charnel, intime » (p. 130). Enfin, la dernière partie analyse les récentes collaborations de l'écrivain avec des photographes. La bibliographie rassemble presque tous les textes de l'auteur, quelques articles y faisant référence, des ouvrages sur Madagascar et de très nombreuses autres critiques.

Dans une démarche à la fois sensible et savante, l'auteur met en relation l'écriture de Raharimanana et de multiples théoriciens de la littérature occidentale, gommant presque les références à l'espace et à l'histoire malgaches (ex : le texte « Ruelles », qui évoque en premier lieu les escaliers d'Antananarivo) et donc l'aspect polémique de son œuvre. Son riche commentaire semble s'emparer de chaque texte pour développer des considérations générales à propos du lien de Raharimanana avec la langue et l'écriture. L'obsédante circulation des mêmes thèmes, voire des mêmes séquences, que l'auteur nomme, après Magali Marson, la « poétique de la scansion et du ressassement » (p. 100), entraîne, de par la démarche chronologique choisie, de nombreuses redites, si bien qu'il est légitime de regretter que cette intéressante approche n'ait pas pris en compte les œuvres en fonction des hypothèses avancées. Reprenant les mêmes termes à propos de textes éloignés dans le temps, il se trouve d'ailleurs obligé d'employer l'expression « encore et toujours » (p. 187). La fascination pour cette œuvre à la fois foisonnante et redondante empêche l'auteur de la replacer dans les champs littéraire et idéologique contemporains. Ce volume permettra néanmoins d'embrasser la plupart des textes d'un écrivain

qui multiplie les expériences tout en creusant un même et unique sillon.

■ Dominique RANAIVOSON

DERIVE (JEAN), ÉD., *CHANTER L'AMOUR EN PAYS DIOULA. BADINAGE, SEXE ET JALOUSIE*. PARIS : LES CLASSIQUES AFRICAINS (DIFF. KARTHALA), COLL. LES CLASSIQUES AFRICAINS, N°32, 2012, 245 P. – ISBN 978-2-9128-3928-2.

Parmi les spécialistes de la littérature orale africaine, la collection des « Classiques africains », éditée par l'association du même nom et diffusée par Karthala, est connue pour sa qualité littéraire et scientifique. L'ouvrage édité par Jean Derive confirme amplement cette réputation. Comme le veut la collection, les textes sont précédés d'une introduction qui éclaire le genre concerné, la région où il est attesté et l'histoire de celle-ci, mais aussi les modalités selon lesquelles les textes ont été collectés et les conditions dans lesquelles le genre est énoncé ; elle fournit des éléments sur la langue et la politique de transcription. L'introduction du présent volume fournit tous ces renseignements, indispensables pour la compréhension des textes de littérature orale.

Il s'agit en l'occurrence de chants d'amour. Cependant, cette thématique amoureuse ne coïncide pas avec un genre de chant spécifique qu'on pourrait identifier comme « chant d'amour ». Au contraire, les chants portant sur la relation amoureuse relèvent de plus de trente genres différents sur les quarante-sept genres recensés du patrimoine oral de cette société. Ceci ne signifie pas pour autant que les frontières entre les genres soient tout à fait étanches.

Les chants ont été collectés en situation naturelle, c'est-à-dire que leur énonciation n'a pas été sollicitée pour les besoins de l'enregistrement. La méthode choisie permet de respecter la manière dont les chants ont été entonnés au cours de la séance, et de les classer en fonction du genre exprimé par le nom générique (plutôt que par des sous-thèmes). Cette présentation est effectivement plus respectueuse de leur contexte de production, et elle permet au lecteur de se rendre compte de la variabilité. Un même chant peut, en effet, appartenir à deux genres différents, ce qui n'enlève rien à la tonalité spécifique de chaque genre (p. 14) : tantôt fleur bleue, tantôt centré sur la jalousie, la sexualité, le marivaudage ou la paillardise. Les avantages de cette option sont clairement indiqués par Jean Derive (p. 14-15), et on ne peut que souscrire à ce choix. Comme il l'a montré dans sa thèse d'État (*Le Fonctionnement sociologique de la litté-*